

Juillet 1928. — Autres châteaux en Slovaquie.

Mon objectivité est si grande que, malgré mes fâcheux essais en matière de châteaux, j'ai voulu recommencer. Par une inspiration heureuse, j'ai pris cette fois des guides, et les plus aimables qui se puissent trouver, deux dames, l'une russe et l'autre roumaine. Le joli visage assombri de l'une raconte toutes les souffrances de l'émigration, tandis que l'autre, dans ses traits mutins et charmants, dans ses beaux yeux étonnés, semble unir je ne sais quelle subtile malice aux élans et aux admirations d'une enfant.

Après avoir arrosé d'un excellent vin de Tokay notre déjeuner de Trnava, nous nous élançons à la poursuite de cinq châteaux qui figurent sur notre programme. Nous n'en atteindrons que deux, et au prix de quelles fatigues ! Car si les routes demeurent aussi détestables que de coutume, les châteaux, de plus, se dérobent jalousement aux visiteurs, dans les coins de verdure où ils sont nichés. Et tantôt il nous faut retourner en arrière, après des erreurs déplorables ; tantôt le chemin devient plus atroce que de coutume, de grosses pierres entravent l'élan de notre machine, et il nous faut mettre pied à terre.

Mais nous ne regrettons rien, mes courageuses compagnes et moi, parce que le romanesque et l'imprévu sont de la partie. A P..., nous commençons par nous perdre parmi des fondrières ; mais, à force de tourner autour du château-fantôme, nous en découvrons la secrète issue. Et nous voilà tout à coup devant le perron. Le plus beau des magnats hongrois en descend, nous reconnaît sans nous avoir jamais vus, et nous nous trouvons, sans savoir comment, assis devant une table à thé, avec lui et ses cousins. Le comte P... offre toutes les séductions, et peut-être aussi tous les dangers du magyar légendaire : des manières d'autrefois, le visage d'un briseur de cœurs, beaucoup d'aisance

et de cordialité à se mouvoir parmi les hommes et les choses. Il reçoit la jolie princesse X... comme un rêve qui vous rend visite, en l'entourant d'égards et d'attentions; il conquiert ma sympathie en m'apprenant qu'il est un admirateur fervent de mes amis Jérôme et Jean Tharaud — ces écrivains d'une force vraiment classique qui, à travers quatre ou cinq de leurs livres, ont senti et rendu en poètes le charme mystérieux de la plaine indéfinie qui se déploie de Bratislava jusqu'en Petite-Russie, toujours aux pieds des Carpathes.

Vite, nous remontons en automobile, échappant à la bonne grâce de ce grand seigneur qui voudrait nous retenir prisonniers. Il nous a fait oublier son château. A peine avons-nous eu le temps de monter sur la plus haute tour dominant un paysage tout en or, troué de quelques taches vertes et qu'idéalisent vers l'horizon les lignes bleues des petites Carpathes. Tout ce qui s'étend sous nos regards lui appartenait naguère, et plus loin, c'étaient encore ses cousins. « Toute la province de Presbourg était à nous! », me dit-il. Les expropriations récentes ont considérablement diminué l'empire des P.... Nous assistons à un crépuscule des dieux.

C'est encore chez les P... que nous nous retrouvons, une demi-heure plus tard. Nous gravissons, en partie à pied, les pentes du plus délicieux des vallons : une petite Suisse romanesque qui se cache au creux de la montagne. Une magnifique burg, vieille de sept siècles, domine de très haut la vallée. Simple et rude, mais noble aussi, elle a un accent qu'ont perdu les autres demeures seigneuriales de Slovaquie et que suggèrent seulement les ruines. On ne s'étonne pas qu'elle ait soutenu plusieurs sièges, qu'elle ait, des siècles durant, enfermé une garnison dans son sein; on s'étonne encore moins qu'elle possède une chambre de torture dont les terribles instruments sont encore à leur

place et qui — les dates gravées par les prisonniers l'attestent — demeura en activité au moins jusqu'en 1840! Ajoutons cependant, pour montrer que, parfois, le christianisme adoucissait l'humeur des féroces seigneurs, qu'à côté des instruments de torture, un poêle nous fut montré par le serviteur de la comtesse P..., « don d'un évêque compatissant »).

Apponyi, juillet 1928.

Je voudrais terminer par Apponyi — Opponice, comme on l'appelle maintenant — cette revue trop rapide des châteaux hongrois de Slovaquie. A Apponyi, règne, depuis 1392, l'illustre famille qui lui a emprunté son nom et que, cinq siècles plus tôt, Arpad avait déjà nanti d'un fief. Cédant à un caprice de l'empereur Sigismond, elle échangea alors l'un de ses châteaux contre la burg dont les ruines imposantes couronnent une proche colline. Depuis le seizième siècle, elle s'est installée plus bas, dans une demeure vaste et simple, dont une splendide bibliothèque, amassée par le ministre de Marie-Thérèse, fait tout le luxe. Le nom des Apponyi résonne d'une façon bien vivante à l'oreille d'un Français, parce que le fils du ministre fut vingt-quatre ans ambassadeur d'Autriche à Paris (1824-1848), parce qu'un autre Apponyi, le comte Rodolphe, secrétaire d'ambassade, tenait alors un intéressant journal qui vient d'être publié, enfin parce que le grand orateur catholique, leur cousin, ami intime du comte de Falloux, a laissé chez les catholiques libéraux de mon pays un grand et populaire souvenir.

Une tradition affable et sereine plane sur Apponyi. J'en ressens l'atmosphère tandis que la comtesse Louis Apponyi, si gracieuse à près de quatre-vingts ans, me promène à travers son château, me montre les portraits de sa belle-famille, notamment de sa belle-mère, dont le pâle et noble visage,

d'une résignation fascinante — si je puis dire — commence d'entrer en conversation avec moi. Je comprends Montalémbert qui, venu sous des cheveux déjà blancs rendre visite à la belle comtesse, sentit son cœur enthousiasmé et rajeuni. Il est émouvant de relire, à Apponyi même, les lettres qu'il lui adressa, d'un sentiment si pur et pourtant si passionné, toutes transfigurées par cette flamme que les cœurs chastes, lorsqu'ils ne durcissent pas, gardent secrètement jusqu'à la fin. Et c'est non moins touchant d'entendre la comtesse, si vive encore de cœur, déclarer sa sympathie pour les idées du comte Coudenhove-Kalergi. Je salue cette tradition européenne et chrétienne, demeurée ici et qui, soudain, fait oublier les âpres, les irréconciliables conflits par lesquels la Hongrie et la Tchécoslovaquie — deux traditions opposées, deux races ennemies, et, qui pis est, deux âges de l'humanité en présence — semblent à jamais divisées, déchirées.

ANDRÉ GERMAIN.